

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre I

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE I.

Comment je fus amené à retracer en quelques mots l'histoire de Bade. — Sa naissance. — Les romains s'en emparent. — Sa renommée comme station thermale. — Sa destruction par les allemands. — Elle reparait dans l'histoire sous le règne de Dagobert. — Ses divers maîtres. — Origine de la maison grand-ducale de Baden-Baden. — Alternatives de prospérité et de revers. — Sa destruction par les armées de Louis XIV. — Les margraves protestants de Baden-Durlach. — Les émigrés et la colonie française. — La guerre de 1870. — Suppression des jeux. — Sa déchéance comme ville de luxe.

Je ne voulais point, ma chère sœur, dès ma première lettre, t'importuner d'une foule de renseignements historiques puisés dans de vieux livres bien poudreux et bien moisis. Bade est si beau, si gracieux, qu'on l'admire sans lui demander son histoire; son cadre de montagnes, de forêts, de vallons, de coquets hameaux, est si séduisant et si poétique, que Clio n'a point à chanter son antique origine pour en rehausser l'éclat.

Ainsi celui qui rencontre au milieu du plus riant paysage une belle et fraîche jeune fille, contemple

sa beauté sans l'interroger sur sa naissance et son nom, ainsi l'étranger qui remonte la vallée de l'Oos, s'arrête émerveillé en présence de son plus riche joyau.

Mais si l'heureux mortel retrouve plusieurs fois sur ses pas la divine créature, dont les charmes l'ont si profondément ému, sa curiosité s'éveille peu à peu et bientôt il veut savoir quelle est l'apparition qui fait battre son cœur.

Telle est l'impression que je ressentis en arrivant à Bade. J'admirai d'abord l'élégante cité, la colline sur les flancs de laquelle elle étage ses vieilles maisons coiffées de toits écarlates, ses grasses prairies, où dorment des villas et des chalets sans nombre, ses hautes montagnes emmitoufflées dans un épais et sombre manteau de sapins ; puis je me demandai quel était le peuple assez heureux pour vivre en une pareille contrée, quel était l'ancien seigneur, à qui revenait la gloire d'avoir planté son donjon au milieu de ce décor enchanteur, quelles avaient été les vicissitudes de cette ville, que la nature semblait destiner à vivre sans cesse dans le repos et la volupté ?

J'en vins ainsi à interroger l'histoire. Voici ce qu'elle m'apprit en peu de mots :

Il y a bien des siècles, environ 600 ans avant la naissance du Christ, des Celtes, vaincus et chassés sans doute de la Gaule par quelque tribu puissante, leur ennemie, s'engagèrent dans les sauvages forêts des Vosges. Tandis qu'ils en redescendaient le versant oriental, ils virent le Rhin couler à leurs pieds comme un bandeau d'argent dans la verdure des bois, et, au delà de ce blanc ruban, une fraîche vallée élargissant ses deux bras de montagnes. Ils passèrent le fleuve et vinrent camper sur les dernières ramifications du Battered, au bord du petit ruisseau de l'Oos. Alors, des collines

voisines, le chant des druides monta vers le Ciel et là, où jadis s'entre-déchiraient l'ours et l'aurochs, le lynx et le loup, les hommes s'entr'égorgeaient pour complaire à leur Dieu.

Cependant, depuis longtemps déjà, le bruit des conquêtes romaines avait franchi les Alpes. Les Cimbres et les Teutons se rappelaient encore la sanglante défaite de leurs pères et ne prononçaient qu'avec respect le nom de Marius. Puis voilà l'Helvétie et la Gaule soumises aux aigles des Césars. La faible tribu du Battert ne pouvait échapper aux vainqueurs du monde. Auguste prit les rênes de l'empire et ses armées pénétrèrent jusque dans les vallées les plus profondes de la Forêt-Noire.

Des sources d'eau chaude jaillissaient de la montagne : elles servirent de marraine à la nouvelle colonie transalpine, qui prit le nom de « Civitas Aquensis ». Et comme les Romains d'autrefois étaient plus grands amateurs de bains que ceux d'aujourd'hui, ils y élevèrent des thermes splendides. Aussitôt la Renommée aux cent voix exalta dans la péninsule la magnificence de la jeune cité balnéaire et la vertu miraculeuse de ses eaux : les malades ainsi que les désœuvrés passèrent la chaîne glacée des Alpes, afin de demander à l'air doux et pur de l'Oosthal, qui, le rétablissement de sa santé, qui, de nouvelles forces, pour goûter encore les plaisirs de la Rome voluptueuse.

Il paraît qu'il s'y fit des cures étonnantes : des statues, retrouvées au sommet des montagnes et élevées aux divinités que le patient avait implorées, en sont les preuves irrécusables. Sa réputation devint si grande, qu'elle reçut la visite des empereurs les plus célèbres, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, qui, en l'honneur de sa femme Aurélie, ajouta au nom de la jeune cité celui d'« Aurélia ».

Mais telle est l'instabilité des choses humaines, que sa chute fut aussi terrible que sa naissance avait été glorieuse. Les Romains l'avaient conquise sur les Celtes : quatre siècles après, en 363, les Allemands la conquièrent sur les Romains. Dès lors, l'oubli jeta un voile épais sur ses ruines et de sa splendeur passée, il ne resta rien, pas même le souvenir.

Ce n'est qu'en 712, sous le règne de Dagobert, que son nom reparait pour la première fois dans l'histoire. Elle appartenait alors aux Francs et le petit ruisseau de l'Oos, dont le cristal réfléchissait les rustiques cabanes de ses nouveaux maîtres, servait de frontière entre les possessions trans-rhénanes des tributs franques et les états des Allemanni.

Puis Bade change à chaque instant de Seigneur. La voilà soumise à la riche abbaye de Weisemburg ; peu de temps après, elle devient une annexe du puissant duché de Souabe ; elle passe ensuite au pouvoir de la princière maison de Zaehringen ; un mariage la donne à Henri le Lion ; enfin, nous la retrouvons au XI^{me} siècle entre les mains du grand empereur Barberousse.

Ce fut le terme de ses tribulations : Frédéric la remit en fief à un de ses plus fidèles serviteurs, au margrave Herrmann, qui, appréciant l'importance de l'impérial présent, éleva au sommet du Battert un château, que son admirable situation rendait inexpugnable, et fortifia la ville, dont il prit le nom. Telle est l'origine de la famille grand-ducale de Baden-Baden.

Le jeune margrave était un brave et pieux chevalier. Des moines vinrent prêcher la croisade jusqu'aux frontières de la Forêt-Noire : il ne resta point sourd à leur appel. Il revêtit la cuirasse, s'arma de son épée et prit le chemin de la terre sainte, d'où il ne devait plus revenir.

Ses successeurs se montrèrent heureusement dignes de leur aïeul : la ville s'agrandit, ses richesses augmentèrent, ses murs et ses remparts devinrent chaque jour de plus en plus formidables, au point qu'en 1330, l'archevêque Berthold de Strasbourg chercha vainement à s'en emparer.

L'antique manoir du Comte Herrmann ne pouvant suffire aux exigences du fastueux margrave Christophe, celui-ci fit poser en 1479, sur de vieilles fondations romaines, les premières assises du Nouveau-Château. Plus rapproché de ses sujets, sans doute il en apprécia mieux le dévouement et la valeur, car il leur accorda de nombreux privilèges, embellit la ville, s'efforça d'en rendre le séjour le plus agréable possible et fit si bien que, sous son règne, Bade comptait déjà trois mille visiteurs annuels. Mais, jadis, il était rare de voir régner la paix au sein des familles souveraines. Les margraves de Baden-Baden avaient souvent maille à partir avec leurs remuants voisins de Baden-Durlach et c'était naturellement le pauvre peuple, qui payait les frais de ces querelles intestines.

Ces maux passagers n'étaient rien cependant en comparaison du malheur irréparable, qui menaçait la florissante cité. Déjà le Rhin portait à la mer des flots rougis du sang français et allemand; les vieux donjons, qui couronnaient les collines du fleuve, brûlaient comme d'énormes flambeaux dans l'obscurité de la nuit; les villes croulaient ainsi que des châteaux de cartes devant les armées sauvages du Roi-Soleil; le Palatinat tout entier était en flammes; la Bergstrasse ravagée; Heilberg tombait en cendres! La ville des margraves pouvait-elle échapper au fléau? En 1689, on vit le maréchal de Duras déboucher dans la vallée avec des troupes avides de rapine et de carnage. Le sort en était jeté! Bade avait vécu, et le courrier n'avait point atteint

Versailles pour y annoncer la victoire, qu'il ne restait, de la malheureuse cité, que des ruines sous lesquelles gisaient les cadavres de ses héroïques défenseurs

Une ville ne renaît point en un jour de ses cendres : il faut du temps et bien des efforts pour qu'elle guérisse ses blessures, et, quand elle est convalescente, a-t-elle encore besoin d'un aide qui soutienne et dirige ses pas chancelants. Cet aide lui fit défaut, car ses margraves ingrats l'abandonnèrent et allèrent fixer leur résidence à Rastatt, où ils firent bâtir un nouveau château. Livrée à elle-même, Bade ne put recouvrer sa prospérité d'autrefois. Toujours exposée aux coups des armées, qui ensanglantèrent l'Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans, elle eut toutes les peines du monde à échapper à la tempête sans cesse menaçante, durant ces temps orageux.

Mais son courage et sa constance allaient être enfin récompensés ; une période de bonheur, de richesse allait succéder à ces années de faiblesse et de trouble. En 1771, Charles-Auguste mourut sans héritiers : avec lui s'éteignit la ligne des margraves catholiques de Baden-Baden. Son héritage passa à la branche protestante de Baden-Durlach, et Charles-Frédéric occupa, par droit de succession, le trône des descendants du vieux comte Herrmann. Bade trouva dans son nouveau prince un protecteur habile, éclairé ; la ville sortit de ses ruines comme par enchantement ; des routes sillonnèrent la forêt ; le commerce et l'agriculture prirent un vigoureux essor ; de riches moissons couvrirent la vallée d'un voile d'or et les coteaux se tapissèrent de vignobles.

Puis éclata la révolution française : les royalistes durent franchir la frontière pour sauver leurs têtes. Beaucoup d'entre eux échouèrent sur les bords de l'Oos, où ils attendirent qu'un nouveau souffle eût refroidi l'effervescence populaire et qu'ils pussent regagner leur patrie. Quelque cruel que fût l'exil, ils n'admirent pas

moins la splendide nature où le hasard les avait jetés. Echappés avec peine aux fureurs de la révolution, ils jouirent, à l'ombre de ces forêts sans bornes, du repos qu'ils ne pouvaient trouver chez eux, et le murmure des ruisseaux qui couraient dans les vallons leur parut bien doux, lorsqu'ils songeaient à l'orage qui grondait de l'autre côté des Vosges.

Cependant, la France se remettait peu à peu de la commotion violente, qui l'avait secouée jusque dans ses entrailles; le calme et la tranquillité succédaient au règne de la terreur: les émigrés reprirent avec joie le chemin de la terre natale. Mais en quittant la ville hospitalière, ils contractèrent envers elle une dette de reconnaissance, que d'ailleurs il leur fut bien doux d'acquitter, et, chaque année, l'aristocratie française se donna rendez-vous à Bade. Ces fidèles baigneurs remorquèrent bientôt d'autres hôtes à leur suite, à tel point que la petite cité devint en peu de temps trop étroite pour recevoir l'affluence de ses visiteurs. On perça de nouvelles rues, on créa des palais, on ouvrit des promenades, on agrandit la Maison de conversation. Ne fallait-il pas recevoir dignement ces quinze mille français, qui apportaient tous les ans leur élégance et leur or?

Cette ère de paix et d'abondance ne pouvait malheureusement durer toujours. Vint l'année 1870: un sinistre cri de guerre envahit la France et l'Allemagne, et deux peuples, faits pour vivre amis, à la honte de l'humanité, se ruèrent l'un sur l'autre comme des bêtes fauves. La France fut battue! Ses wagons suffirent à peine à transporter les trésors que sa cupide rivale avait exigés pour sa rançon. Pouvait-elle encore l'enrichir de ses fêtes et de ses plaisirs? Dès lors, plus un pied gaulois ne foula le sol de la victorieuse Germanie.

Toutefois il n'y avait pas à Bade que la colonie française. Chaque année, aux premières journées d'été, les

trains déversaient dans ses murs des Russes, des Anglais, des Américains, des Italiens, des Espagnols,.... toute l'aristocratie des cinq parties du monde. C'est que chacun se donnait rendez-vous aux salons de la roulette et du trente et quarante.

Un beau jour, on trouva les jeux immoraux et leur suppression fut décidée : le 31 Octobre 1872, le tapis vert disparut à jamais. La morale était vengée, mais Bade était perdue au profit de Monaco. Le chiffre de ses visiteurs, il est vrai, n'a guère diminué et la « Feuille de Bade » enregistre chaque saison les noms des quarante mille touristes ou baigneurs, qui viennent respirer l'air embaumé de ses bois et de ses vallées. Le nombre de ses villas a même augmenté dans une proportion notable, mais elle n'en est pas moins déçue sous le rapport du luxe et de la prodigalité de ses hôtes. Les viveurs ont émigré; le demi-monde a fui un lieu qu'avaient déserté les viveurs : Bade est devenue une ville de famille, où le malade vient chercher la santé et l'amant de la belle nature, le tableau le plus ravissant que l'on puisse rêver.

Voilà les confidences que m'a faites l'histoire.